

LA
SAGA DE

MÔ

6. Malaigue

MICHEL TORRES



« *Caminante no hay camino.
Se hace el camino
Al andar
Al andar se hace camino,
Y al volver la vista atrás
Se ven las sendas
Que nunca se vuelven a pisar
Caminante no hay camino
Sino estelas en el mar... »*

Marcheur, il n'y a pas de chemin,
Le chemin se construit
En marchant.
En marchant se construit le chemin,
Et en regardant en arrière
On voit les sentes
Que plus jamais on ne foulera.
Marcheur, il n'y a pas de chemin,
Seuls des sillages sur la mer...

ANTONIO MACHADO,
traduction de l'auteur.

This is the end

Pour le moment ça va : corniche de nuit, vagues en contrebas des falaises, partie de cache-cache entre un quartier de lune et les parois de la Sierra Nevada.

Couchée au maximum, la moto avale les virages comme dans un rêve. Noir le rêve et noir le macadam. Le pinceau jaune du phare aspire la route et tire devant ; le moteur souffre, mais les deux temps...

Ultime challenge de la 125 joker, fuite en avant de deux rebelles visant une issue de secours, une porte de sortie étriquée, lumière entrebâillée, un aléatoire rendez-vous à *enquiller* avant le portail de l'Enfer qui les poursuit et les espère, grand-ouvert à deux battants.

La fatigue aidant, Mô mécanise, drive au réflexe.

Kamikaze hurlant « Banzaï ! » à l'entrée de chaque virage en épingle, riant trop haut et trop fort pour rassurer son acrobate tétanisée qui lui souffle sa litanie de dingue dans l'oreille au hasard et en rythme « Soleil, d'abord, saxophone, dieu, parabellum, tango », et lui, entend « Sommeil, d'accord, aphone, lieu, parabellum, dingo », entre le casque intégral et le vent de la course, en phase sur le parabellum.

Mô aime les mots – facile – usés, et c'est tout ce qui lui reste, avec Liu.

Liu. Au bout de sa ligne de fuite, il a repêché sa Chinoise, sermonnée les yeux dans les yeux avant de la prendre en croupe : « Je n'ai que toi, tiens-toi à moi et ne me lâche plus. »

Elle fait ce qu'elle peut, de son bras gauche elle s'accroche, elle n'en a pas d'autre alors elle s'incline avec lui, le colle, cigale blessée *péguée* sur un platane malade. *Ligats como païcel é souco*, liés comme tuteur et cep, à jamais, la mort même ne pourrait les séparer, ils feront braise ensemble.

Ils filent encore et toujours. Ils taillent la nuit, la route. Le désespoir et le vent les glacent mais de la chaleur ils s'en tapent, c'est à l'adrénaline qu'ils carburent, à la folie qu'ils s'aiment.

Sur leurs talons, le souffle de la bête...

CHAPITRE 1

Le Corse

Jamais deux sans trois assure le populaire, c'est la troisième fois qu'il la monte et les deux premières ont tourné à la tragédie, la moto de ses braquages foireux, taxée à sa pourriture d'ami.

Adieu l'ami.

Il l'a tué une centaine de fois, en rêve...

Dans le film qu'il se jouait à l'asile, *Le Retour de la Vengeance*, il tenait le rôle du barjot tueur et son copain, le Corse, le rôle du salaud qui meurt à l'issue du duel final.

Pas d'épée, revoilà le forcené, armé de sa seule fureur.

Nuit rouge.

Au pied du mur, il se prépare à donner l'assaut à la citadelle des contes macabres. La villa fortifiée est devenue le château de la Belle au bois dormant, silencieuse et sombre.

Arghh ! *Pas de lum, pas di gun*, personne.

Pas question de sonner. Pour se faire allumer, merci.

Où se terre le fourgue ? Où sont passés les clébards ?

La rage froide le poussant, il escalade le rempart, jette un œil impatient et plonge dans l'arène.

Roulé-boulé. *Yalla !* Gladiateur, à toi les fauves. *Morituri te salutant !*

À tout prendre, mieux vaut les affronter avant qu'ils ne lui sautent sur le râble : une paire de dobermans silencieux, les pires, un couple

de dingues reclus à perpétuité, dressés au mordant, aux abats, à la viande crue et à l'os, deux enragés saigneurs.

Et c'est ainsi qu'il les trouve au mitan d'une tache brune, saignés et alignés sur le béton façon tableau de chasse, la nuque broyée, la gorge ouverte, raides comme du bois, raides comme la justice.

La justice...

« Aïe ! Aïe ! Aïe ! Ce boulot-là, je connais, c'est signé FENRIR le tatoué, L666. Si le BAD rôde par là, s'il a décidé d'apurer les comptes, je suis mal ; avec ce chien de l'enfer à mes trousses, j'ai autant de chances qu'un perdreau dans les vignes le jour de l'ouverture. J'aurais préféré affronter les deux fauves du Corse. Qu'est-ce que je raconte ? Allez ! Allez ! Pas de contes ! Pas de comptes ! Je suis là pour les régler. M'en fous ! Rien à perdre ! Le monstre m'a épargné une fois et je suis toujours là, fort et fou, à ma place sur l'échiquier, introduit dans le camp ennemi et débarrassé des Cerbères. L'aventure continue ! *Adelante companero, que son tontos y cobardes*. Avance compagnon, ce ne sont que des imbéciles et des couards. »

Il parle, il déparle.

Porte de garage entrebâillée...

« Bizarre, bizarre. »

Il hésite, suppute.

« Ce trappeur de Corse m'aurait-il tendu un piège ? Radio Tam-Tam a dû signaler mon évasion. Sûr qu'il doit m'attendre quelque part, claquant des dents, tremblant des genoux, et armé jusqu'aux oreilles, rien de plus dangereux qu'un peureux. »

Il ne peut reculer, pousse la porte du pied...

Il l'attendait bien, revolver en main, adossé au mur. Sagement assis, calme et mort, il n'avait plus de visage et même pas de traces de lutte.

Déception. Récupération du flingue : chargé.

« Renifle le canon. Même pas servi. Merde ! Le fauve lui a bouffé la gueule, arraché sa face de rat. Du coup il m'a volé ma vengeance. Faut l'avoir pratiqué pour pouvoir le reconnaître, il a un peu grossi et porte toujours ses chaussettes en laine qui puent. Allez, il n'aura plus jamais froid aux pieds ! »

Requiem pour un con, courte épitaphe.

« Cool, détends-toi, vu l'odeur du cadavre et les mouches, il t'attend là depuis quatre, cinq jours, facile. Le diable responsable doit chasser sur d'autres pistes, *béléou* à des kilomètres. Il ne pouvait pas te sentir à la fin, le Bad, mais il n'est pas revenu pour toi. Tu ne vas pas te remettre à croire à ses pouvoirs psy ? Ni Fenrir, ni chien de Tindalos : un clébard. Féroce, je te l'accorde, mais banal. Un beau-cceron, un bas-rouge ordinaire, point final. On en a suffisamment parlé dans notre cellule capitonnée. Allez ! Cherche, coco, cherche, mon petit schizophrène, suis la procédure, le plan élaboré dans tes délires psychiatriques. Le chien du diable t'a mâché le boulot, alors positive, bourre-toi les poches sans scrupule, vole-le ton Corse, il n'a plus besoin de rien, le Picsou et il te pleurera plus dans les bottes. Là où il est il ne lui servira plus, son trésor de guerre ; il a fait une croix sur sa retraite des vieux receleurs, ton ex-ami, ex-balance, ex-bijoutier du clair de lune, ex-it... »

Il démonte les placards de la cuisine.

« Fais comme chez toi mais discrètement, hein ! Trouve et enfile des gants d'abord. Essuie, essuie. Incognito, coco. Ça t'évitera de porter le chapeau. Et le magot ? Où ce radin cachait-il son blé ? Il avait bien un coffre pour les affaires courantes ? Tu vas débiller systématiquement et proprement tout son fourbi, de la cave au grenier, tout, et même les extérieurs, et même le jardin... »

C'est cinq heures plus tard, contre toute attente et dans le chenil, qu'il découvre la boîte à biscuits servant de porte-monnaie,

enveloppée de laine de verre, sous une épaisse plaque de fer simulant un regard de tout-à-l'égout.

Bien gardé par les molosses, le trésor.

Bonjour le magot !

Pas florissantes ces derniers temps, les affaires, un peu plus de trente mille balles dans la boîte, juste de quoi voir venir, pas question de s'établir.

Il continue sa fouille pourtant, par goût du travail bien fait, et au tableau il reconnaît une vieille amie, la clé du mas conchylicole.

La résidence secondaire de l'enflé, à quelques centaines de mètres de chez lui, dans le village fantôme des parqueurs sur les rivages abandonnés de l'étang de Thau.

L'étang corrompu à vomir, les vapeurs de soufre et d'ammoniaque, les mas morts en quelques mois, les passerelles croulantes, les cabanes livrées au sel et à la rouille, complètement désertées, même les goélands, vautours de la Méditerranée, rois des tempêtes et des décharges, ont fui à l'intérieur des terres et hurlent leur dégoût de ce ciel et de cette mer-là. Les bennes pleines d'algues et de coquillages pourrissant répandent une odeur putride. L'irréalité macabre du paysage est accentuée par le plafond bas de brouillard rouge, opaque, qui a noyé le littoral et ne se lève plus, le soleil ayant renoncé à le dissoudre.

Usé Râ le magnifique, Seigneur du Languedoc, écœuré lui aussi, fatigué avant l'âge.

Le mas du Corse est toujours verrouillé, pas visité, intact.

La tombe de Toutânkhamon ? La caverne d'Ali Baba ?

Sous un filet de pêche, un pan de chalut en vrac qu'il prend la peine de déplacer, il trouve la moto, de l'huile pour moteur hors-bord, deux bidons d'essence détaxée, un casque, une veste en cuir, un blouson avec des papiers...

Faux, les papiers.

Plus : un sac à dos de randonneur, complet, avec jumelles, couteau, ouvre-boîte, lampe-tempête au gaz, sac de couchage, gourde...

Le malfaisant s'était donc prévu un repli, une fuite possible ; l'ABC du métier de fourgue, rompre.

À Mô la leçon et les moyens de l'échappée.

Pourquoi ce *désespérado* arpente-t-il les passerelles ?

Les *sapinous* et les barges amarrées lui redonnent l'envie de sillonner sa lagune irisée d'huile noire ; il suffirait de nettoyer les bougies, de refaire les pleins...

Pour aller où ?

Encore et toujours l'étang, son étang, labourer le grand corps mort une dernière fois, chercher une issue de secours maritime pour s'échapper de ce cloaque. Thau, la Méditerranée et ses golfes n'étant finalement ni clairs, ni désirables, il lui faudra bien traverser cette grande mare d'eaux usées et se trouver d'autres mers, ignorées et limpides.

Au carrefour des routes liquides, il hésite et ne peut faire l'impasse du souvenir. Il décide en premier lieu d'affronter son passé, de reprendre le film en route, s'enfoncer à l'aveugle dans le brouillard pourpre sur l'étang pollué et retourner sur le site de sa cabane calcinée.

Il démonte un démarreur, noue trois fils ensemble, aspire, touse, crache, pompe, essaye plusieurs batteries et démarre enfin une grande barge presque neuve, un flotteur de douze mètres sur trois propulsé par un moteur de 150 ch. Planche de surf géante à déjauger par un moteur tigre.

Il fallait bien ça pour se risquer sur le Styx.

Il rugit avec son moteur :

« Charon ! Si je te croise, je te coupe en deux ! Accroche-toi, j'arrive ! »

Étrange voyage éclair qui lui en rappelle d'autres, une descente aux Enfers, et une expédition punitive : Bad et lui par une nuit funèbre, sur un catamaran maquillé¹...

Les rails, les poutrelles et les perches des parcs sont toujours liés ensemble, en croix innombrables, les pochons pendent en place et les cordes noires trempent dans l'eau grise.

Il croise sur l'immense nécropole silencieuse : algues pourries, coquillages vides et poissons morts.

Cyclope perdu à l'œil éteint, devenu inutile, le phare se cache dans la brume. Mô va rechercher longtemps sa lanterne rouge à l'estime sans la trouver.

Gardien enchaîné à sa jetée, le géant de la presqu'île dort.

Il contourne le brise-lames et s'échoue au point mort sur la plaquette entre deux squelettes de barques en bois. Le vieux moteur Bernard, rouillé jusqu'à l'os, se dresse sur le sable coquillier, centré comme un totem ; à l'arrière-plan, les herbes folles, les cannes roseaux et les *sansouïres* ont poussé sur les cendres de son refuge.

L'éden brûlé fait émerger souvenirs douloureux et larmes de rage.

Son *négofol* a coulé et on a lacéré son globe ; les lambeaux du filet pendent aux perches, le tambour et les tourniquets en bois d'olivier ont disparu.

Il creuse rageusement l'argile sous le buisson de blanquettes où il a enterré un sac étanche contenant ses vrais papiers, les affaires de Skaoté, le 7,65, les munitions, et son antiquité marine : la lampe à huile de Neptune.

Aucune trace de la statue de sa guerrière celte en plâtre et coquillages, elle a dû se dissoudre dans l'incendie, incinérée sa Skaoté, le lot des morts, et les cendres lessivées par les pluies.

1 Cf. *La Saga de Mô*, tome 5 : *Skaoté*.

Il ne peut rester là, c'est le premier endroit où les flics viendront le chercher lorsqu'ils apprendront son évasion.

« Oublie ta parano, coco, les autorités ont d'autres priorités, t'es pas l'ennemi public numéro un. Respire et reviens en ligne. Efface le H.P. de ton esprit. »

Dans la désintégration sociale qui a suivi la catastrophe écologique, les faits divers que constituent sa fuite et son retour éventuel n'intéressent personne, les flics ont d'autres chats à fouetter ; il peut dormir et voyager tranquille, il peut crever où il veut : la liberté du SDF.

Il se fait un nid de zostères et de cymodocées odorantes, fanées et sèches ; les posidonies de la prairie sous-marine qui poussaient au fond de l'étang de Thau ont échoué sur les rivages.

Aucun poisson, aucun mollusque ne broutera plus ce foin salé.

Mô dort ainsi dans l'iode à peu près au chaud. Il n'a pas d'huile pour sa lampe magique, les images qui hantent ses rêves sont bien à lui.